

Comment enseigner : bulletin pratique de pédagogie secondaire

. Comment enseigner : bulletin pratique de pédagogie
secondaire. 1912-02-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

SILHOUETTES D'ÉDUCATRICES

M^{lle} JENNY HARENT ET LE PENSIONNAT DE L'HORMAT

Une famille de bonne bourgeoisie lyonnaise est surprise par la tourmente révolutionnaire ; elle est religieuse, riche, royaliste, et suspecte pour ces trois motifs. Le père meurt à temps pour n'être pas guillotiné ; la mère, énergique, se débat contre les autorités révolutionnaires, pour faire rendre à ses enfants les biens familiaux, séquestrés pendant le siège de 1793 ; elle réclame tout au moins la maison de campagne et le domaine attenant, près de Villeurbanne. Un jour, découragée, elle fait vœu, si ses efforts aboutissent, *de se vouer à l'éducation de la jeunesse chrétienne, et de consacrer toute sa vie à cette œuvre.* Le domaine est rendu quelques mois plus tard, et bientôt transformé en maison d'éducation. Voilà l'origine du pensionnat de l'Hormat, dirigé de 1795 à 1856 par la famille Harent, et spécialement par M^{lle} Jenny Harent.



Pendant toute la durée de son existence, la maison de l'Hormat resta fidèle aux intentions surnaturelles qui en avaient déterminé la fondation. Elle fut profondément, essentiellement religieuse. Jusqu'à l'époque du Concordat, le pensionnat, modeste encore, fut un asile toujours ouvert aux prêtres réfractaires qui parcouraient la région lyonnaise. On y avait pratiqué des cachettes de sûreté, à l'épreuve des visites domiciliaires : telle subsiste encore, sous l'escalier d'un grenier à foin. Parmi ces admirables et dangereux visiteurs, certains ont laissé un nom. Un jour d'hiver, en 1798, arriva un paysan, en costume moitié auvergnat, moitié savoyard, sabots aux pieds, une couche de suie sur le visage et les mains, deux petits cailloux dans la bouche pour déguiser sa voix. Ce ramoneur, qui, le lendemain, donna la confirmation à plusieurs élèves, était archevêque de Vienne ; et en 1811, Savary, duc de Rovigo, disait de lui à Napoléon : « Sire, il ne faut pas toucher à M. d'Aviau : c'est un saint ; nous aurions tout le monde contre nous. »

Les dangers passés, la vie normale prit tout de suite à l'Hormat un caractère quasi-monastique. Pourvue de tout temps (pour un effectif qui ne semble guère avoir dépassé soixante élèves) d'une chapelle particulière et d'un aumônier, la maison avait son règlement comme une communauté. Tous les exercices étaient annoncés par la cloche; le silence était de règle étroite, à peine interrompu au déjeuner matinal, au dessert de midi, et pendant les récréations. La messe quotidienne, les prières du matin et du soir récitées à la chapelle, les lectures édifiantes au cours des repas et avant le coucher donnaient à la maison ce recueillement et ce calme qu'entretiennent la vigilance sur soi-même et la familiarité avec les plus hautes pensées.

En face de ce couvent laïque, en 1814, se fonda le couvent authentique du Sacré Cœur de la Ferrandière. Les deux maisons fraternisèrent, — c'est ici le terme rigoureusement exact. La sœur aînée de M^{lle} Jenny Harent, Cécile, faisait partie de la communauté nouvelle. Sans souci de la lutte pour la vie, on moissonna d'accord dans le vaste champ où les ouvriers sont trop rares. Même, à l'arrivée de la petite colonie, l'Hormat hébergea quelque temps ses futures émules.

Les élèves mêmes, formées à cette forte discipline, devenaient apôtres à leur tour. Les Enfants de Marie, de 1825 à 1851, faisaient le catéchisme trois fois par semaine à une vingtaine de petites Villeurbannaises, et leur sacrifiaient une de leurs récréations. Le travail manuel du soir produisait des vêtements pour les premières communiantes du village. La visite des pauvres était accordée comme une récompense aux plus sages.



Le tableau n'est-il pas bien sévère? Et, s'il édifie, n'effraie-t-il pas un peu nos molles tendresses modernes? Qu'on se rassure. L'austérité religieuse se tempérerait à l'Hormat de douceur familiale, de gaieté juvénile, et du contact habituel de la nature.

L'Hormat a présenté ce spectacle curieux et sympathique d'une *famille enseignante* à travers trois générations. Au début, de 1795 à 1814, la direction matérielle — l'économat — était réservée à M^{me} Harent; la direction des études à l'institutrice de la famille, M^{lle} Chevallier; l'enseignement aux deux filles aînées, Cécile et Jenny Harent. Vers 1814, s'opéra un premier changement de personnel: M^{lle} Chevallier, fatiguée par l'âge, se confina dans quelques fonctions accessoires; Jenny Harent ajouta à ses cours la direction des études; Cécile, en partant pour le couvent, laissa ses fonctions à sa sœur cadette, Césarine. En 1832, second

renouvellement : la mort de M^{me} Harent laissa toute la charge de la direction à M^{lle} Jenny, qui ne garda en plus que l'enseignement religieux, pour compléter ou suppléer le travail de l'aumônier ; et à Césarine s'ajoutèrent comme maîtresses des cours, les deux demoiselles Perresve, filles d'une sœur aînée de M^{lle} Jenny. Leurs morts successives amenèrent en 1856 la fermeture de l'Hormat. Ainsi la tradition se transmettait de génération en génération suivant les lois normales de la vie, et les petites filles de la fondatrice élevaient vers 1840 les petites filles des premières élèves.

Toute la maison, au reste, ne formait qu'une famille. Les deux principaux repas se prenaient en commun, l'aumônier et les dames Harent présidant la grande table. Les élèves avaient leur dortoir ; mais M^{lle} Jenny gardait dans sa chambre, maternellement, deux ou trois des plus petites élèves. Le soir venant, pendant le travail manuel des grandes, les petites apprenaient à lire en épelant les phrases de l'histoire de Rollin ; et les aînées, comme de grandes sœurs indulgentes, cousaient en silence, bercées par le ramage balbutiant de leurs cadettes. Après le dîner tardif, à l'ancienne mode, la dernière récréation avait lieu, à la bonne franquette, dans la salle à manger desservie. M^{lle} Jenny dirigeait la causerie ; sa sœur Césarine chantait ou dirigeait les chœurs improvisés, et l'aumônier, M. Girodon, raccommodait avec bonhomie les chapelets cassés de la communauté.

Religieuse et familiale, cette vie ne manquait ni de vivacité ni d'entrain. Les consciences sûres de leur doctrine et soucieuses de leur pureté n'ignorent pas du monde les inévitables douleurs, et, la vie fût-elle sereine, prévoient le déclin qui nous attend tous. « On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais ». Mais elles savent que Dieu est au bout, et que l'habituel compagnon de leur vie ne saurait mal les accueillir au terme. De là leur gaieté facile, et leur persuasion qu'*un saint triste serait un triste saint*. M^{lle} Harent cultivait les Muses badines ; elle composait des chansons sur les airs en vogue ; tantôt, comme Tœppfer le faisait en prose, pour conter les péripéties d'un voyage en Suisse ; — tantôt pour parodier ou railler doucement les auteurs à la mode vers 1830, — à un point de vue purement littéraire s'entend. On sent que M^{lle} Jenny, fidèle aux traditions en littérature comme ailleurs, ne devait pas s'accommoder des excentricités superficielles des romantiques, ni surtout de leur profonde incertitude intellectuelle et morale. Sa critique

était en même temps un amusement pour ses élèves, et se trouvait moins dépaycée en chansons que l'histoire romaine en madrigaux.

La distribution des prix était une vraie fête de famille, longtemps attendue, sagement préparée. Quelle distraction, pendant les quinze jours précédents, pour les élèves qui, de leurs classes, entendaient les coups de maillets fixant les planches de l'estrade, entrevoyaient les guirlandes de verdure destinées à l'ornement de la salle ! Mais quel renouveau d'ardeur au travail pour apprendre les morceaux d'éclat, chant, poésie, dialogues, que les meilleures élèves devaient réciter devant les familles ! Quelles alternatives d'orgueil légitime et de confusion profitable à montrer à ses parents l'exposition des ouvrages manuels réalisés au cours de l'année ! Et quelle animation dans la collation finale, pleine de l'enthousiasme des vacances, avivé par la demi-mélancolie des adieux !



Si j'ajoute que l'Hormat réalisait, à la mode anglo-saxonne, l'éducation à la campagne, mes lectrices ne manqueront pas de sourire : la campagne à Villeurbanne, entre la mairie et les Maisons-Neuves ! Mais il faut distinguer les époques. En 1795 et encore longtemps après, l'Hormat était bien à la campagne. Lyon se cantonnait sur la rive droite du Rhône, et l'Hormat est à près d'une lieue du Rhône. A peine si la grande rue de la Guillotière allongeait, en continuation du vieux pont, une ligne étroite de cabarets et d'auberges, amorce des nouveaux quartiers. La marmite de Papin n'avait pas encore fait souche de tant d'encombrantes et bruyantes petites-filles, et les palais de l'industrie moderne, de Vaulx à Saint-Fons, n'étaient pas encore, comme dit Ruskin, leurs cendreuses et huileuses splendeurs. En face de l'Hormat s'étendaient, non encore enclos, les bois de la Ferrandière, où venaient se promener l'été les élèves du grand séminaire ; et, des fenêtres, les regards se portaient librement des pentes raides et vertes de la Côtière de Dombes, au profil sévère et régulier, jusqu'aux monts plus lointains du Lyonnais, arrondissant leurs formes teintes de violet sombre, sur l'or clair du soleil couchant.



L'âme de la maison fut, durant de longues années, M^{lle} Jenny Harent. Riche et forte nature, au moral comme au physique, — elle vécut quatre-vingt-deux ans —, elle ennoblissait et équilibrait ses qualités diverses, — instruction solide d'où l'orgueil aurait pu sortir, sensibilité

qui expose aux orages du cœur, vivacité plaisante qui risque de devenir moquerie ou satire, — par une piété profonde et sereine. Son costume, par la simplicité de la coupe, le choix de nuances neutres, un grand camail à demeure sur les épaules, un bonnet blanc bien repassé, avait quelque chose de monastique. Devançant les appels pressants de nos derniers pontifes, elle communiait trois fois par semaine. Elle portait toujours avec elle une aumônière garnie de pièces blanches et de gros sous, pleine le matin, vide le soir. « Un chrétien, a dit Veillot, doit être humble, mais magnifique. »

On aimerait trouver, dans l'ouvrage qui nous a gardé, vivante, la tradition de l'Hormat¹, des détails plus multipliés sur les principes et la pratique pédagogique de M^{lle} Harent. Il faut nous borner à deux citations en ce genre. L'une exprime énergiquement la nécessité d'écarter de toute maison d'éducation la contagion morale des mauvais exemples : « Si j'avais cent brebis, dont quatre-vingt-dix-neuf eussent la gale, je les expulserais de la bergerie de l'Hormat, pour empêcher la centième de devenir galeuse. » L'autre se trouve d'actualité en notre temps où l'on parle beaucoup d'*alléger les études*, et rappelle à la modestie les amateurs de programmes ambitieux : « Tout le monde doit savoir parler et écrire correctement le français, connaître l'histoire, la géographie et l'arithmétique, mais, pour le reste, à chacun sa spécialité. On choisit l'art d'agrément pour lequel on a une certaine facilité, ou bien la langue étrangère qui semble la plus utile à connaître, et puis on s'en tient là. »

M^{lle} Jenny Harent est morte en 1859.

PH. SAINT-VINCENT.

— L'œuvre des dames Harent, continuée jusqu'en 1903 par les Religieuses de la Réunion au Sacré-Cœur, a été reprise, à cette époque, par M^{lle} Petitjean. Sous son habile direction, et avec le concours de maîtresses dévouées, l'Hormat est aujourd'hui un pensionnat très moderne, en mesure de répondre aux plus légitimes exigences des familles, tout en restant fidèle aux traditions d'esprit chrétien et à la devise de la vieille maison : *Laissez dire et faites bien.*

1. M^{me} Soudry, M^{lle} Jenny Harent et sa maison d'éducation. — Paris, Lecoffre, 1874.

Le Gérant. ANTONIN POISAT.

MACON, PROBAT FRÈRES, IMPRIMEURS